Premier texte théorique d'un homme de théâtre, auteur, metteur en scène, compositeur, comédien et pédagogue, *L'Effort d'être spectateur*, de Pierre Notte, rassemble ses prises de positions, points de vue, observations et exigences : thèses sur l'art difficile de la relation à établir entre la scène et la salle. Il s'agit d'aborder le travail de l'acteur, de l'auteur, du metteur en scène et des artistes de la scène par le prisme de la rencontre organisée avec plus ou moins de bonheur avec le public. Il s'agit aussi d'une étude possible de la sociologie des spectateurs et de leurs comportements. Ce texte associe le parcours professionnel et la trajectoire personnelle, intime, de l'auteur. Il y raconte son expérience, ses ratages, ses aspirations, ses considérations autour des métiers du spectacle vivant, autour de l'état, du travail et de l'effort d'être spectateur. Le texte est issu de plusieurs prises de paroles publiques, que Pierre Notte a été invité à donner, à Tokyo, à Rome ou à Paris, à travers des rencontres ou des conférences.

Coll. Du Désavantage du vent

ISBN 978-2-84681-498-0

9 782846 814980

15 €

PIERRE NOTTE

L'Effort d'être spectateur

Les Solitaires Intempestifs

de raconter, de défendre, d'incarner un sens, ce foutu machin à raconter. Ils ont mille autres raisons, ces échecs, d'autres malentendus président à la non-réception d'un projet. Mais cette absence-là, la nécessité impérieuse de le porter, les relie tous. Accusés de ce manquement, la mise en scène, la direction d'acteurs et les comédiens eux-mêmes. On peut planter l'espace, les lumières, les costumes, faire preuve d'une dramaturgie aléatoire, difficile ou faible, un sens moyen, tant qu'il est là, ça peut tenir. Tout peut être un peu mauvais, convenu, moche ou moyen, un peu chiant. Tout peut être un peu inutile. Ça peut encore tenir. Plus ou moins. La relation peut encore avoir lieu. À la condition toutefois, je suis sûr de pouvoir conclure de manière autoritaire et définitive, qu'une nécessité impérieuse motive à chaque seconde les acteurs sur le plateau, quoi qu'ils fassent. Qu'il s'agisse d'une question de vie ou de mort, être là. Que ce soit impératif, vital. Pour le moins, et à chaque instant, à chaque parcelle du plateau et peu importe la forme qu'elle prend pour finir, cette urgence à être là.

13

LA NÉCESSITÉ

Quand l'acteur ainsi brûle de présence, brûle le geste, la parole ou le silence, alors quelque chose de la vie existe et parvient. Je suis certain de ça. Il n'y a nécessité pour moi à être assis là, inerte et intelligent, spectateur actif, que si je perçois la nécessité de l'acteur à me dire ce qu'il me dit. Même s'il se tait. Je ne parle pas de passionaria, ni du cri théâtral de la passion. Jean-Luc Godard dit : « Le théâtre ça m'intéresserait, mais ils parlent trop fort. » Les artistes en apparence les plus désinvoltes peuvent parvenir, tour de maître, à faire de leur nonchalance une nécessité absolue et insolente d'être ici plutôt qu'ailleurs. La question n'est pas là. Les échecs, les ratages, de mes pièces, mes projets, ou de ceux auxquels j'assiste, ont tous en commun ceci qu'ils m'ont appris. Les motivations peuvent être nobles, anoblies ou à l'inverse désavouées, voire communément considérées comme honteuses, j'ose dire que si la nécessité d'être là sur le plateau fait défaut, ma nécessité d'être présent dans la salle est anéantie. Des acteurs, on parle de leur grâce, on cherche le mot pour dire ce qui fait la différence entre l'un et

l'autre, ce qu'a untel que tel autre n'a pas. Peter Brook dit « l'être là ». Olivier Py parle des acteurs en proie à la « joie ». Valère Novarina se réfère à de Funès. « Révéler de la présence », dit Joël Pommerat. Michel Fau dit que ce qui compte, pour lui, au fond, au bout du bout du compte, « c'est la musique de l'acteur, son chant ». On cherche à définir cette puissance vitale d'un comédien qui brûle, qui revitalise le verbe et le mouvement. Comment dire ça, ce corps qui flambe ? Pour moi, besoin que les acteurs se mettent dans un état pas possible, c'est ça que je cherche, que j'exige, que j'attends d'eux : qu'ils se mettent dans un « état pas possible ». Ce que j'attends d'eux, comme des artistes et de la représentation : qu'ils offrent ce à quoi personne ne pouvait s'attendre. Des codes de jeu, pour autant, des manières de faire, il y en a mille et plus, et au théâtre plus que partout ailleurs. Chez Chéreau, c'est l'acteur au corps et à la voix possédés par la passion. Chez Régy, c'est l'acteur devenu ectoplasme de l'inconscient qui parle. Entre les deux extrêmes, il y en a, des façons de voir. Injonction de Françoise Seigner à ses comédiennes : « folle et molle ». Noëlle Renaude exige : « Ne fais rien. » Mais quand la direction d'acteurs démissionne de l'urgente nécessité de produire le geste artistique et de raconter ce qu'il raconte, tout démissionne. « L'incandescence de l'instant arraché par les vivants à la mort », dit Joseph Danan. C'est de cela qu'il s'agit. Et, dit-il encore, « qu'un art vivant réponde à notre désir, désespéré parfois, de nous sentir vivants ». C'est l'urgence de la vie et de la vivre qui doit atteindre de manière organique le corps de l'autre par les atomes de la voix et de l'énergie du corps des acteurs, quand tant d'artistes ne font que

reproduire de l'existence, voués à l'échec, à l'inutile, au temps perdu. Je ne parle pas des succès ou des ratages strictement mondains ou commerciaux, on s'en fout, on n'est pas là pour ça.